

La Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau *

par Eric WEIL

La belle et utile édition des œuvres de Tocqueville dont nous sommes redevables à l'initiative courageuse et persévérante de M. J.-P. Mayer nous offre, avec ce neuvième tome, le texte complet des lettres échangées entre Tocqueville et Gobineau. L'*Introduction* de M. J.-J. Chevalier introduit vraiment le lecteur dans l'atmosphère de l'époque, lui montre les liens et les oppositions qui existaient entre les deux hommes, l'origine des problèmes, leurs présupposés historiques, le sens qu'ils prenaient pour les auteurs de ces lettres. L'éditeur, M. Degros, a fourni d'abondantes notes explicatives, aussi bien au sujet des personnes que des événements auxquels Tocqueville et Gobineau font ces allusions rapides qui sont naturelles entre gens qui ont les mêmes intérêts, appartiennent au même milieu, sont au courant des mêmes choses. — Techniquement, l'édition est presque parfaite. On regrette un certain nombre de fautes d'impression, cependant mineures, une note peu précise (p. 314, 2 — au sujet des gnostiques, il est vrai, — ou, plus important, p. 191, où la note 4 est très ambiguë), un ou deux endroits où le texte n'est pas bien établi (p. 320 *inf.*, par exemple, où il peut s'agir d'un *lapsus* de Gobineau, mais qui aurait dû être marqué, si tel est le cas, par un *sic*). On regrette, surtout, l'absence d'un index des concepts, des faits, des lieux

* *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*. Texte établi et annoté par M. Degros, Introduction par J.-J. Chevalier, Avertissement de J.-P. Mayer (ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *Œuvres Complètes*, Edition définitive publiée sous la direction de J.-P. Mayer, t. IX, Gallimard, Paris 1959, in-8°, 394 pages).

qui, complétant le maigre Index des noms de personnes, rendrait de grands services. Ce sont cependant des défauts qui ne sauraient nuire au mérite de l'entreprise.

Que nous apporte cette publication? D'abord, quelques lettres inconnues et quelques phrases que leur premier éditeur, Schemann, avait supprimées (dont l'une constitue l'aveu de son incroyance par Tocqueville) : on peut supposer que rien d'essentiel ne viendra s'ajouter au dossier, d'autant que l'éditeur actuel imprime également les extraits d'ouvrages, surtout allemands et anglais, que Gobineau avait rédigés à l'intention de Tocqueville, naturellement sans valeur intrinsèque, mais intéressants pour le biographe de l'un et de l'autre en ce qu'ils font voir ce que Gobineau a connu et ce que Tocqueville, qui s'était mis à l'étude de l'allemand seulement vers la fin de sa vie, a appris par l'intermédiaire de son collaborateur.

Apporte-t-elle autre chose? On pourrait en douter. A l'exception d'une lettre de Gobineau, découverte par M. Mayer et publiée dans la *N. N. R. F.* en 1955, et des résumés de Gobineau, ces lettres étaient déjà à la disposition de ceux qui s'intéressent à l'un ou à l'autre des auteurs. Mais précisément en entrant dans la collection des Œuvres de Tocqueville, cette correspondance prend un nouveau relief; elle se rattache maintenant au tout de la pensée de Tocqueville, qui s'y cristallise grâce à son opposition à celle de Gobineau. Elle ne donnera pas plus à penser que lorsqu'elle fut imprimée pour la première fois, elle donnera à penser à plus de monde, parce qu'elle trouvera, on peut l'espérer, plus de lecteurs.

*
**

En 1843, Gobineau, jeune homme impécunieux de vingt-sept ans, entre au service de Tocqueville, de dix ans son aîné — service noble, dans le style du XVIII^e siècle, d'un noble auprès d'un noble. Tocqueville prend ce jeune homme en affection : il lui demande des travaux sur la philosophie allemande, ses idées sur l'histoire de la théorie et la situation morales de l'époque, il en fait, lorsqu'il assume la direction du Ministère des Affaires étrangères, son chef de cabinet, lui ouvre l'accès de la carrière, l'appuie de toutes ses forces, l'aide à se faire élire membre correspondant de l'Institut.

Gobineau, de son côté, garde à son ancien « patron » gratitude et affection, l'instruit de tout ce qu'il voit d'intéressant dans ses différents postes, en Suisse, en Allemagne, en Orient, lui envoie de véritables rapports. En somme, une vraie amitié, mais entre inégaux. Ce n'est que sur le plan des idées que la distance disparaît et qu'ils discutent avec la plus grande franchise de part et d'autre.

On imagine difficilement deux tempéraments qui se ressemblent moins — tempéraments intellectuels, s'entend, car leur position sociale, leurs manières, leurs relations mondaines sont les mêmes. Gobineau représente, à l'état pur, l'esprit dogmatique, Tocqueville l'attitude philosophique. La formule surprendra au premier regard : n'est-ce pas à Gobineau que Tocqueville, avouant son ignorance, demande des éclaircissements sur les tendances, les positions, les résultats dans le domaine de la philosophie, et n'est-ce pas Gobineau qui les lui fournit avec une grande compétence (assez grande, pour chercher, par exemple, la morale de Kant non point dans la *Critique de la Raison Pratique*, où elle ne se trouve pas, mais dans la *Métaphysique des Mœurs*, que maint spécialiste laisse de côté) ? Il est vrai, mais aussi ne s'agit-il pas de connaissances, ni même de technique ou de méthode, où Gobineau l'emporte facilement. Ce qui décide, c'est que Gobineau pense par déduction à partir de vérités dernières, et que Tocqueville pense par interrogation, cherchant le sens des problèmes — ou leur non-sens —, non des réponses définitives. Le premier a des révélations, et ces révélations sont évidentes, tellement évidentes que toute considération qui pourrait les mettre en doute est, par là même, nécessairement fautive : tant pis pour les conséquences, tant pis si mille autres aspects sont simplement écartés, aspects dont il reconnaît pourtant implicitement la validité dans et par sa vie, son action, voire ses convictions personnelles, ou si leur opposition à l'unique vue irréfragable ne peut être dépassée que par un *salto mortale* de la raison. Tocqueville, lui, doute de toute vérité du type de la vérité matérielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, de toute vérité scientifique, par conséquent particulière, qui prétend expliquer tout, de toute loi historique qui décèlerait le facteur dernier derrière les événements.

Le conflit, latent dès les premières lettres, éclate au moment

de la publication de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. On connaît la thèse de Gobineau : la race blanche l'emporte sur toutes les autres et, à l'intérieur de cette race, les Germains seuls ont été appelés à produire la vraie civilisation, la vraie liberté, le vrai Etat. Or, les races, depuis longtemps mélangées, s'abâtardiront avec nécessité de plus en plus : la fin de toute civilisation authentique est venue, et la société des jouissances matérielles et du vice sera l'aboutissement inévitable du processus : « Loin de moi l'idée, écrit-il à Tocqueville le 20 mars 1856, de prétendre que vous ne pouvez plus être des conquérants, agités, transportés d'activités intermittentes... Mais je dis que vous avez passé l'âge de la jeunesse, que vous avez atteint celui qui touche à la caducité... Au bout du compte, les causes de votre énervement s'accroissent et s'accroîtront par toutes ces actions mêmes et il n'y a plus personne au monde pour vous remplacer quand votre dégénération sera complète. » Et comme il n'y a plus rien à faire avec ce monde de la déchéance, qu'il suffit d'y maintenir un certain ordre par n'importe quels moyens, il se rallie sans difficulté au système du Second Empire. Il est aux antipodes du racisme moderne, il est fataliste, sa vérité, absolue, ne constitue pas, ne doit pas constituer un tremplin pour une action qui pourrait arrêter ce qui ne serait plus qu'une tendance, elle établit Gobineau sur le siège du juge omniscient, d'où il prononce son arrêt de mort.

Tocqueville, lui aussi, sait que certaines formes de vie sont condamnées, qu'on ne reverra plus de royauté ou d'aristocratie comme en ont connu des temps peut-être meilleurs, certainement révolus. Mais Tocqueville s'arrête là : il existe des enchaînements nécessaires, il n'y a pas de déterminisme unique, et si certaines choses sont devenues impossibles, cette impossibilité limite, mais ne contraint pas l'avenir. Quand Gobineau, avant sa révélation privée, entrevoit, en 1850, la possibilité d'un retour à des conditions contraires à l'extension de la démocratie et de l'égalitarisme, c'est Tocqueville qui lui dit que ce que nous appelons la réaction d'après 1848 « n'est pas un nouveau courant, mais seulement un remous passager dans le grand fleuve qui nous entraîne; où? je l'ignore, bien loin assurément de la société qu'ont vue nos pères et peut-être de celle que nous voyons nous-mêmes » (14 mai 1850). L'histoire montre des tendances, et personne

n'est assez fort pour s'y opposer avec succès, mais à l'intérieur du cadre que tracent la situation, ses données et les aspirations qui en font partie, existe la liberté de l'action réfléchie. Car, et c'est ce qui oppose Tocqueville à Gobineau et les esprits qu'ils incarnent, pour Tocqueville l'homme est essentiellement libre et responsable. Sans doute, l'humanité n'est pas toujours plaisante et Tocqueville est d'accord avec son ancien chef de cabinet pour mépriser la bassesse, la médiocrité, le matérialisme de l'époque; ce qui les distingue, c'est que Tocqueville voit — il n'est pas suffisamment maître de la technique conceptuelle pour le dire dans ces termes — qu'une telle constatation n'a de sens que pour un être qui peut agir parce qu'il peut vouloir changer les choses et vouloir être autre lui-même. Le pessimisme universel, non moins soporifique que l'optimisme métaphysique, obscurcit l'esprit en privant (et en déchargeant) l'homme de toute responsabilité : « Si nous péchions par excès d'enthousiasme et de confiance en nous-mêmes comme nos pères de 1789, je regarderais votre ouvrage comme une *douche* salutaire. Mais nous sommes arrivés malheureusement dans l'excès contraire. ... Un ouvrage qui cherche à nous prouver que l'homme ici-bas obéit à sa *constitution* et ne peut presque rien sur sa destinée par sa volonté, c'est de l'opium donné à un malade dont le sang s'arrête de lui-même » (8 janvier 1856).

Aussi Tocqueville n'engage-t-il pas la discussion sur le plan de la *science* : que tout fût vrai dans les affirmations de Gobineau — ce que, d'ailleurs, il ne pense nullement —, il persisterait encore : « Que voulez-vous ? Nous sommes de vieux entêtés qui avons donné dans la liberté humaine, comme Louis Courier disait qu'il avait donné dans la charte, et qui ne saurions, du tout, en revenir » (19 février 1854). C'est pourquoi Tocqueville peut rappeler à son adversaire et ami la grandeur de leur siècle, qui a soumis la nature comme nulle époque ne l'avait encore fait, et lui prédire que cette race européenne tellement avilie sera la maîtresse du monde (13 novembre 1855); et en cette victoire imminente, il ne faut pas voir un simple soubresaut de moribond, comme, piqué au vif, Gobineau lui dira (20 mars 1856). Les affaires publiques « réussissent précisément par les mêmes moyens qui font réussir dans la vie privée » : « le courage, l'énergie, l'honnêteté,

la prévoyance, le bon sens sont les véritables raisons de la prospérité des empires comme de celle des familles » et « en un mot la destinée de l'homme, soit comme individu, soit comme espèce est ce qu'il veut la faire » (17 novembre 1853).

La réponse de Gobineau n'a rien de surprenant : il ne connaît que la vérité, la vérité scientifique, et il se moque de ce qu'il appelle les conséquences : « Vous ne douterez pas que cet avis-là ne soit, pour moi, vérité mathématique bien démontrée » (8 janvier 1855). Que peut-on faire contre une vérité mathématique, bien plus, étant donné que cette vérité n'a pas grand-chose à voir avec la mathématique, une vérité de révélation privée ? Tocqueville n'y répond pas, il a dit ce qu'il avait à dire. Ce qu'il aurait pu dire s'il avait été de formation philosophique, c'est que toute vérité dernière concernant l'homme est fautive dans la mesure précisément où elle s'affirme dernière, parce qu'elle fait de l'homme un objet tout en lui attribuant la fonction du sujet dernier et seul capable de révéler ce qui est en vérité. Ses arguments sont d'une autre espèce, bien qu'ils contiennent exactement cette réponse philosophique : comment Gobineau peut-il s'affirmer chrétien en niant la fraternité et l'égalité des hommes, en rétablissant ces distinctions de race que le christianisme avait abolies ? Veut-il se ranger avec ces prêtres chrétiens des Etats-Unis « peut-être de bons prêtres (propriétaires d'esclaves pourtant) » qui prêchent des doctrines analogues aux siennes (24 janvier 1857) ? Le système des partis n'est pas parfait, soit ; faut-il préférer être opprimé d'une seule manière et par un seul individu ? « Vous considérez les hommes de nos jours comme de grands enfants très dégénérés et très mal élevés. ... Je crois comme vous nos contemporains assez mal élevés, ... mais je crois qu'une éducation meilleure pourrait redresser le mal qu'une mauvaise éducation a fait. ... Je veux les traiter comme des hommes, en effet. ... Vous méprisez profondément l'espèce humaine, au moins la nôtre. ... Il est très naturel que pour maintenir du moins un peu d'ordre dans cette canaille, le gouvernement du sabre et même du bâton vous semble avoir de très bons côtés. Je ne crois pas néanmoins que pour ce qui vous regarde vous soyez tenté de tendre le dos afin de rendre un hommage personnel à vos principes » (*ibid.*). Tendre le dos afin de rendre un hommage personnel — la discussion se termine là-dessus : Gobi-

neau se plaint que Tocqueville ait répondu par « six pages d'ironie » à ses raisonnements, et lui parle de l'Asie; pourquoi réfuter par des arguments les arguments de quelqu'un qui, évidemment, ne voit pas la lumière, ne veut pas la voir? Pourtant, s'il se révolte contre cet hommage personnel à ses principes, c'est qu'il connaît au moins une exception à sa loi : lui, Gobineau, est un sujet libre, il n'est pas un produit du mécanisme. Mais il ne se demande pas pourquoi il peut l'être et pourquoi les autres, ceux de la canaille, ne le seraient pas ou ne pourraient pas le devenir. Il a vu, et s'il n'arrive plus à se comprendre lui-même, à mettre d'accord ses convictions entre elles et avec sa propre vie, tant pis.

*
**

Il va sans dire que ce que nous venons de résumer n'épuise pas le contenu de ces documents. L'historien de l'époque y trouvera une riche moisson, qu'il s'intéresse à la politique et à la diplomatie, qu'il veuille étudier les conditions de vie de l'Orient et les réactions européennes devant cette réalité, ou qu'il cherche des renseignements sur les cabales académiques et les interventions du Second Empire dans la vie intellectuelle. Le spécialiste de Tocqueville ou de Gobineau relèvera les professions de foi de Tocqueville en faveur de la liberté politique des démocraties, celles en faveur de la liberté féodale, plutôt : des libertés féodales, sous la plume de Gobineau, surtout lorsqu'il rejette, avec une violence qui frise la grossièreté, *L'Ancien Régime et la Révolution*. L'essentiel, cependant, nous semble tenir dans les quelques lettres sur lesquelles nous nous sommes appuyé. Tout au plus peut-on ajouter que Gobineau, malgré toute son intelligence — et il est très intelligent —, malgré ses connaissances si étendues, malgré son très vif esprit d'observation, se trompe dans ses prédictions avec une régularité affligeante : c'est le Sud de l'Allemagne qui l'emportera sur le Nord (28 juillet 1854); la construction d'un canal par le détroit de Suez ne profitera qu'à la marine grecque, le commerce oriental de Marseille en sera fort compromis et celui de Bordeaux, à coup sûr ruiné (7 juillet 1855); on exagère l'inaffection des troupes cipayes (5 novembre 1855 — la révolte des Indes éclatera en 1857); la Perse ne supportera pas

de rester en dehors des frontières de l'Empire russe (16 janvier 1856). Ce n'est qu'une seule fois qu'il ne s'égare pas, quand il prédit la concurrence que feront les pays asiatiques, une fois industrialisés, aux produits de l'Europe. Si, de son côté, Tocqueville n'a pas plus souvent raison, c'est qu'il ne fait pas de prédictions, il se contente d'analyser des tendances, et là, il ne semble pas s'être égaré. Peut-être est-ce que Tocqueville ne cherchait pas de vérités « scientifiques » dans le domaine de la liberté et de la prudence, et que Gobineau fut un de ces athées croyants, découvreurs de vérités premières et dernières d'où tout se déduit jusque dans les détails, — race qui a proliféré depuis.

Faculté des Lettres de Lille.